

# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **15 (1965)**

Heft 3

PDF erstellt am: **06.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PHILOSOPHIE  
CONTEMPO-  
RAINE

*Das Zeitproblem im 20. Jahrhundert*, herausgegeben von R. W. MEYER.  
Bern und München, Franke Verlag, 1964, 363 p.

Essai destiné à cerner le problème du temps tel qu'il se présente à notre époque. Un groupe d'auteurs représentant un large échantillonnage des disciplines littéraires, scientifiques, philosophiques ou théologiques, apportent ici une contribution à l'étude de ce problème, chacun selon l'optique qui lui est particulière. — L'influence de la notion de temps sur la constitution du langage, sur l'évolution des thèmes ou des styles littéraires, sur le génie particulier de chaque idiome, d'abord présentée d'une manière générale, est ensuite illustrée par plusieurs exemples choisis dans les littératures passée ou surtout contemporaine. Le concept de temps exerce également son influence sur la manière d'écrire : l'auteur éprouve la nécessité de se situer dans le moment présent, dans la réalité mouvante, avec pour conséquence une nouvelle forme d'écriture cherchant à se lier à l'instant, à épouser la conscience que l'on a d'être dans le moment présent. — La philosophie est passée progressivement d'une conception purement objective du temps à une intériorisation toujours plus grande. D'abord simplement pensé et représenté, le temps est saisi bien davantage comme vécu. Il est intériorisé, il devient une fonction de l'être, une partie de sa structure ontologique. — Mais le temps est également vécu par l'individu réel, le psychiatre le sait bien qui est confronté quotidiennement à des désorganisations de la personnalité : accélération ou ralentissement du temps subjectif, distorsion du temps, hallucination, fuite dans le passé ou dans l'avenir. Le temps agit sur la personne concrète et celle-ci à son tour tente d'agir sur le temps en se distançant du réel. — Car le réel dans sa totalité objective est saisi comme soumis au temps par le physicien qui cherche à percer le problème de la relativité, par le biologiste qui en suit le cours dans l'être physiologique, par le paléontologue qui le remonte pour situer les principales phases de l'évolution et tenter d'en déterminer les grands axes. L'historien, l'économiste, le musicien apportent aussi leur contribution à cette étude que vient finalement couronner le théologien dans un aperçu sur *Le Temps et le Verbe*. — Cet ouvrage rassemble des textes proposés dans un cercle d'études tenu durant l'hiver 1963/64 à l'Université de Zurich. Aucun des auteurs réunis ici n'a la prétention de répondre à la question que formulait déjà saint Augustin : « Qu'est-ce que le temps ? », mais chacun selon sa spécialité apporte son témoignage, sa façon originale de concevoir le temps. Le lecteur regrettera peut-être ici ou là, selon ses préférences sans doute, que tel ou tel aspect n'ait pas été plus longuement développé, mais il tirera un enrichissement certain de la diversité des points de vue exposés.

GEORGES CUÉNOT.

*La Vérité*. Actes du XII<sup>e</sup> Congrès des Sociétés de Philosophie de langue française, Bruxelles-Louvain, 22-24 août 1964. Louvain et Paris, Nauwelaerts, 1964, 331 p.

Il est impossible de rapporter en quelques lignes le contenu des 69 communications qui constituent cet ouvrage. Elles sont groupées en six grandes parties. Dans la première, *Vérité et Ontologie*, les articles de MM. J. M. Delivré : *Le besoin de dire la vérité ou la nostalgie de l'être*, et R. Givord : *La vérité est une médiation*, nous ont particulièrement frappé. Tous deux font bien remarquer que le besoin de dire la vérité est en même temps le besoin « de coïncider avec soi, avec la participation d'un autre » (p. 18), qu'il n'y a pas d'effort vers la vérité sans collaboration mutuelle, sans communication qui seule nous fait surmonter la subjectivité de notre perspective particulière. — Tandis que la deuxième partie traite de *Vérité, Logique et Science*, la troisième a pour thème : *Vérité, Symbole et Art*. Nous signalerons dans la quatrième partie, *Vérité et Praxis*, l'article de M. J.-F. Counillon : *Utopie et Vérité*. L'Utopie est désir de changer le présent, et non pas fuite du présent dans le rêve. Elle n'est pas volonté de perfection absolue qui serait volonté d'un arrêt de l'Histoire. L'Utopie est une refonte axiologique. « C'est dans et par l'amour que se réalise pleinement l'homme. Et l'Utopie, c'est le pays de l'amour, c'est le pays du « pas encore », car l'amour n'a jamais de terme, jamais de fin » (p. 213). Remarquable aussi par son originalité et les perspectives qu'il ouvre, est l'article de M. Philibert Secrétan : *Le concept « vérité » en philosophie politique*. La cinquième partie se compose de cinq communications sur *Vérité et Histoire* et la dernière partie est consacrée à *La notion de Vérité dans l'histoire de la philosophie*. — Nous n'avons pu citer que quelques textes qui nous avaient intéressé plus personnellement, mais l'ensemble du livre et chacune des communications présentent un intérêt particulier, la brièveté même des textes nous incitant à exercer notre propre réflexion et à prolonger les remarques qui nous ont été proposées.

MICHEL CORNU.

*Process and Divinity : The Hartshorne Festschrift*. Lasalle, Open Court Publishing Company, 1964, 634 p.

William L. Reese et Eugene Freeman présentent sous ce titre l'hommage de trente auteurs à Charles Hartshorne, leur maître ou leur ami. Les articles sont répartis sur quatre sections : la première traite du statut de la métaphysique, la seconde de certains problèmes posés par la pensée de Whitehead, la troisième des rapports entre logique et métaphysique, et la dernière de la philosophie de la religion. L'ensemble de l'ouvrage, où sont représentés plusieurs des grands courants de la philosophie nord-américaine contemporaine, est cependant centré, avant tout, autour des personnalités de Peirce, Whitehead et Hartshorne. Choisissons deux titres particulièrement représentatifs de l'esprit qui l'anime. — *Non-Being and Negative Reference*, de William L. Reese (17, III<sup>e</sup> section, p. 311-323), nous semble constituer le texte le plus important du recueil. Reprenant le problème du non-être, l'auteur a le mérite d'associer les méthodes d'analyse les plus modernes à celles de Platon et d'Aristote. Si, avec Parménide, on admet que l'existence du non-être est un scandale pour la pensée

humaine (p. 311), il faut trouver un moyen de démontrer que le « complément négatif » de l'être, c'est-à-dire l'ensemble des choses qui ne sont pas, constitue une notion purement verbale. Reese y parvient avec élégance en utilisant la définition platonicienne de la négation comme altérité (cf. *Sophiste* 256 d sq.), qui permet en effet de traduire toute proposition où l'existence d'un sujet est niée par une autre proposition, équivalente à la première, mais dans laquelle ce sujet reçoit simplement un *autre* mode d'existence. L'analyse, qui réfute successivement les diverses objections possibles, et d'une manière exhaustive, aboutit à la conclusion que si l'existence du non-être est bien un scandale, ce scandale n'est pas, comme on l'a cru longtemps, inévitable. — Dans *Death and Rebirth of Metaphysics* (3, 1<sup>re</sup> section, p. 37-47), Huston Smith examine les conditions d'un renouveau de la métaphysique classique après les attaques qu'elle a subies de la part des phénoménologues, des existentialistes et des positivistes. Il commence par montrer que si les objections de ses adversaires ont souvent une portée incontestable (p. 37-41), la métaphysique n'en demeure pas moins indispensable à notre activité intellectuelle (p. 41-43). Puis, en tenant compte, dans une certaine mesure, des réserves souvent formulées contre la métaphysique traditionnelle, Smith esquisse la physionomie nouvelle de cette discipline, ressuscitée, chez Charles Hartshorne par exemple, sous le nom de métaphysique néo-classique. — Deux appendices bibliographiques complètent heureusement l'ouvrage : l'un concerne l'œuvre de Hartshorne, et l'autre les textes écrits par et sur Whitehead dans les langues autres que l'anglais.

DENIS ZASLAWSKY.

Centro internazionale di studi umanistici. *Tecnica e casistica*. Roma, Istituto di studi filosofici, 1964, 372 p.

Il serait difficile (je me hâte d'ajouter que mon jugement est celui d'une profane) d'imaginer des entretiens aussi passionnants, malgré leur langage ardu ou subtil, aussi suggestifs et qui ouvrent autant de perspectives ténébreuses ou lumineuses sur le monde d'aujourd'hui et de demain, que ceux de ce congrès de philosophie et d'études humanistes, tenu à Rome, en janvier 1964, sous la présidence d'Enrico Castelli, directeur de l'*Archivio di filosofia*. Les personnalités les plus diverses, représentant des tendances et des cultures très diverses aussi, ont abordé des problèmes touchant la technique et la casuistique. Où la technique conduit-elle l'humanité ? Peut-on parler comme le fait Ernest Benz (Marbourg) des fondements chrétiens de la technique occidentale ? Quel est son rôle ? maléfique, comme le voit Alphonse de Waelhens (Louvain), conduisant à l'absurdisme et au nihilisme ? ou prépare-t-elle une universalité nouvelle et a-t-elle une fonction eschatologique comme le pense Panikkar (Bénarès) ? Peut-on parler, comme Castelli, d'une technique du diurne (qui tend à la transformation de l'ambiance) et du nocturne (qui tend à la démythisation de l'inviolabilité de l'intime) ? La psychanalyse est-elle une technique ? (Ricœur). Devant les transformations de la mentalité et l'effondrement de certains systèmes sociaux, que peut-il subsister de la morale traditionnelle ? (Paolo Filiasi Carcano, le P. Marlé, Henri Gouhier). Cet aperçu très insuffisant n'épuise pas les richesses de ce recueil.

LYDIA VON AUW.

GÜNTHER RALFS : *Lebensformen des Geistes*. Köln, Kölner Universitäts-Verlag, 1964, 344 p.

Les onze conférences et traités, rassemblés dans ce volume par les soins de Hermann Glockner, après la mort de leur auteur, présentent un grand intérêt par leur diversité et leur richesse. Ils nous font passer à travers quelques-uns des principaux moments de l'histoire de la philosophie. — Ainsi signalerons-nous à propos de l'Antiquité la conférence sur : *La Zoologie d'Aristote*. Ralfs met bien en évidence les présupposés métaphysiques du penseur grec qui l'ont conduit à l'étude de la physique, ainsi que ses étonnantes qualités d'observateur. Une comparaison des descriptions du coucou faites par Aristote et par Pline, nous convainc de l'extraordinaire précision du Stagirite. Dans un autre article : *Platon et Aristote dans la Conscience occidentale*, l'auteur montre comment nous avons souvent mal interprété la pensée des deux plus grands penseurs de l'Antiquité. Il s'appuie pour cela sur les interprétations de saint Bonaventure, de Goethe, de Windelband, de Kant. Puis il essaie de dégager les positions réelles de Platon et d'Aristote : il n'y a pas opposition entre eux deux, mais simple différence. Aristote fut sa vie durant, mais d'une autre manière que Platon, un idéaliste convaincu ; et inversement, Platon fut, comme Aristote, un réaliste convaincu, mais différemment. Par la confrontation des écrits d'Aristote, de Platon et de leurs interprètes, se trouvent éclairés quelques-uns des principaux courants de la pensée occidentale. — En ce qui concerne la philosophie moderne, nous signalerons les conférences « *Lebensformen des Geistes* ». Par les principes de productivité, d'affinité et de totalité, l'idéalisme allemand a beaucoup de points de similitude avec la mystique rhénane. Et c'est à propos de ces deux courants, si proches l'un de l'autre, que l'on peut parler d'une pensée spécifiquement allemande, comme l'on parle de l'empirisme anglais ou du rationalisme français. Dans *L'Origine et le Sens de la Philosophie de l'Existence*, Ralfs rappelle que ce courant est né, avec Kierkegaard et Schopenhauer, en opposition à Hegel et qu'il reste par là même fort lié à ce dernier. — A propos de la philosophie contemporaine, mentionnons la conférence sur Heidegger. A partir de l'analyse de l'écrit : « *Vom Wesen der Wahrheit* », et en s'appuyant aussi, à l'occasion, sur l'ensemble de l'œuvre, G. Ralfs adresse des critiques à l'auteur de « *Sein und Zeit* », et quant à son mépris des sciences, et quant à ses recherches étymologiques. — Nous n'avons pu ici parler de tout, mais chaque article mérite d'être lu. Et c'est avec impatience que nous attendons la parution du deuxième volume.

MICHEL CORNU.

FERNAND-LUCIEN MUELLER : *La Psychologie contemporaine*. Paris, Payot, 1963, 216 p.

Dans cet admirable petit livre, M. F.-L. Mueller a condensé l'essentiel des découvertes psychologiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. Il réussit à donner une vue claire du foisonnement d'idées, de méthodes, d'observations, d'expériences, d'hypothèses, de théories, qui constituent le monde psychologique de notre époque. En six chapitres exemplaires, l'auteur nous expose la naissance et le développement de la psychologie scientifique, la psychologie des profondeurs, les méthodes et les champs d'investigation, la psychologie sociale, la psychologie introspective de Bergson, les rapports entre la phénoménologie et la psychologie. D'une manière très juste, F.-L. Mueller montre que si la

psychologie est issue de la philosophie, elle doit rester en relation avec son origine philosophique. La connaissance de l'homme, l'élucidation du sens de la vie humaine requièrent une coopération du psychologue et du philosophe.

EDOUARD LESCAZE.

CARMELO OTTAVIANO : *La Tragicità del Reale ovvero La Malinconia delle cose*. Padova, CEDAM, 1964, 775 p.

La suite de grandiloquentes introductions, préfaces et dédicaces, ne manquera pas, rhétorique naïve et redondante, d'irriter le lecteur déjà impressionné par le nombre de pages (775) et la liste des thèmes fondamentaux traités dans cet ouvrage. Il faut passer outre aux bizarreries de cet emphatique sexagénaire, professeur de philosophie à l'Université de Catania, pour examiner le sérieux de certaines analyses qui constituent la philosophie « spiritualismo-illuministico » d'Ottaviano, dite aussi un « aristotélismo-leibnizien, greffé sur des découvertes faites par moi ». Dès les premiers paragraphes pourtant, on est séduit par la clarté et la pénétration des réflexions de l'auteur, consacrées au problème du devenir, à ce qu'en ont dit Parménide, Aristote et Hegel, et aux critiques qu'on peut leur adresser quant à la vérité ou absurdité de leurs affirmations. Le refus de la notion de puissance, entifiée par Aristote, conduit à proclamer que le devenir ne s'explique que par le passage de l'être (qui se consume) au néant, cette démonstration de la corruption de toutes choses étant la base de la preuve de l'existence de Dieu et de son éternité. Ottaviano qui reste sur une position a-dialectique, l'exclusion du principe de non-contradiction lui paraissant la plus absurde affirmation jamais faite !, ne cache pas son antipathie agressive pour Hegel. Sa spéculation synthétisante (pouvant se résumer à un réalisme absolu, sans « species » scolastique qui impose une médiation entre objet et sujet) est grandiose mais suspecte de facilité. Pour ma part, je retiendrais un sens critique stimulant et une culture philosophique impressionnante.

ERIC MERLOTTI.

ANDRÉ METZ : *Science et Réalité*. Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur (SEDES), 1964, 192 p.

L'auteur nous en avertit lui-même, ce livre « est fait en grande partie d'un ouvrage antérieur qui était destiné à servir d'introduction à l'œuvre d'Emile Meyerson ». (Il s'agit de : *Une Nouvelle Philosophie des Sciences, Le Causalisme de M. Emile Meyerson*, Paris, Alcan, 1928.) Le général Metz nous présente surtout un exposé de la théorie de la connaissance scientifique, telle que Meyerson l'a proposée dans ses différents ouvrages. Quel cheminement la pensée du savant suit-elle, est-il différent de celui du sens commun, quelle est la démarche de l'explication : « expliquer, c'est identifier », quel est le sens de la causalité celle-ci s'opposant à la légalité positiviste, peut-on atteindre à la réalité dans son objectivité ? Telles sont quelques-unes des interrogations soulevées. — Les deux derniers chapitres, entièrement refondus, introduisent des considérations nouvelles par rapport à l'ouvrage antérieur. D'une part sont exposées certaines données du dernier livre de Meyerson : *Du cheminement de la pensée* (1931), et d'autre part des remarques de l'auteur pour une confrontation des idées de Meyerson avec certains aspects de la science moderne, par-

ticulièrement avec les théories de la relativité et des quanta. — C'est une initiation intéressante à la pensée de l'auteur d'*Identité et Réalité* que nous donne son disciple et ami, le général Metz ; c'est aussi une contribution appréciable à l'étude de l'esprit humain dans sa démarche pour s'approcher du réel.

GEORGES CUÉNOT.

FERDINAND GONSETH : *Le problème du temps*. Neuchâtel, Editions du Griffon, 1964, 390 p.

Le problème du temps se pose pour l'auteur sur deux plans distincts, correspondant aux deux parties de l'ouvrage : à savoir le plan du langage courant et celui de la connaissance exacte. Le propre de l'auteur est de montrer comment les mêmes processus dialectiques se laissent retrouver dans l'un et l'autre plan, ce qui témoigne positivement de l'unité de la connaissance humaine, du fait que le langage courant est déjà une forme de connaissance, et enfin du refus de tout formalisme scientifique, puisque la connaissance exacte se greffe sur la connaissance quotidienne. — L'ouvrage présente de plus deux plans distincts de recherche : une recherche du premier degré portant sur une réalité privilégiée, à savoir le temps ; et une recherche du second degré (méthodologique) portant sur la recherche elle-même. Ces deux recherches obéissent donc aux mêmes processus dialectiques qui sont ceux-là mêmes de l'ouvrage, dans son ordre d'exposé. — Des processus dialectiques, nous retiendrons ici et liminairement ceux qui prennent un tour négatif : il est tout d'abord faux selon l'auteur qu'une recherche du premier degré portant sur un objet privilégié prenne forme dans un langage *séparable* de l'ensemble des expériences auxquelles ce langage conduit et qui ont conduit à ce langage ; il est également faux qu'une recherche du second degré (méthodologique) ne soit « affaire que de pure discursivité » (p. 10), car c'est l'autonomie du discursif qui doit être récusée en ces matières. Il est par conséquent également faux que la connaissance exacte soit séparable de la connaissance que figure le langage quotidien, car en toutes deux s'imbriquent également le discursif et le non-discursif à titre non séparé. — La recherche de F. Gonseth vise dans une première partie l'élucidation des processus dialectiques régissant le langage quotidien dans ses rapports au temps qu'il signifie ; cette recherche porte donc à la fois (au premier degré) sur le temps et (au second degré) sur la méthodologie du problème du temps ainsi abordé. — L'exposé des présupposés méthodologiques (au second degré) amène l'auteur à développer une véritable philosophie du langage, ou plus exactement une sémantique générale que vient confirmer une syntactique des adverbes et des temps verbaux. L'auteur commence par critiquer les conceptions sémantiques (le principe de l'acception déterminée) et syntactiques (la procédure du contexte) telles qu'on les trouve chez Littré et introduit à ce propos une distinction importante entre le discours *holonome* (« autonome »), qui obéit à ses propres lois, et le discours *hétéronome*, qui fait appel à une information ou une autorité extrinsèque. — Concernant la recherche (au premier degré) du temps dans le langage, l'auteur s'oppose à la conception positive habituelle selon laquelle le langage courant et en particulier les adverbes d'usage général seraient une traduction approchée d'une réalité prédéterminée par la connaissance exacte portant sur elle. Trop souvent en effet nous croyons être plus près du réel quand nous précisons nos connaissances *dans le sens de la connaissance exacte seulement*,

alors qu'une juste phénoménologie montre que des connaissances approchées au point de vue scientifique peuvent être exactes dans l'horizon du langage quotidien. Menée de ce point de vue, l'enquête de l'auteur amène à distinguer trois « temps du langage » : le temps de la conscience, le temps réel, et le temps imaginaire, qui sont tous trois comme une prise subjective du phénomène global — prise qui peut être objectivée sous les trois formes du temps cosmique, du temps physique et du temps dit « intégré », c'est-à-dire *mesuré* (le temps des horloges). — La conséquence capitale de cette analyse (que complète celle des adverbes et des temps verbaux) consiste en ce que le temps mesuré par la science cesse d'être le critère unique de la réalité temporelle. Le corollaire de cette affirmation réside en ce que, inversement, la mesure physique du temps cesse d'être le déterminant unique de la réalité temporelle ; c'est à la seconde partie de l'ouvrage que revient la tâche d'explicitier ce corollaire. — Devant cette seconde partie, le recenseur qui est profane en sciences exactes reste prudent et se contente d'une allusion à un fait qui lui paraît capital. Ce fait consiste en une structure dialectique de « prêté-rendu » entre le temps physique que mesure l'horloge et la montre elle-même, qui, pour être une bonne montre, doit obéir aux lois de la mécanique dans lesquelles figure la variable  $t$ . Le temps physique ne peut donc être mesuré exactement que si la montre obéit au temps qu'elle mesure. Il n'est donc pas possible de *fonder* la mesure du temps ni sur le temps mesuré (réalisme), ni sur la mesure seule (idéalisme) ; la mesure du temps est donc un processus dialectique qui ne trouve pas de fondement ailleurs qu'en ce processus lui-même (phénomène dialectique d'autofondation). — En conclusion, l'auteur affirme la parenté de sa recherche avec celle qu'a inaugurée la phénoménologie. Cette parenté est évidente. Elle autorise de grands espoirs, sur lesquels insiste l'auteur : « Pour nous, il ne fait aucun doute que l'option d'ouverture à l'expérience... puisse jouer dans tout le champ de la recherche philosophique le même rôle que dans le champ de recherche si varié que nous venons de traverser. L'esquisse d'une phénoménologie ouverte est chose déjà faite » (p. 381).

J.-CLAUDE FIGUET.

MICHELE FEDERICO SCIACCA : *Il Problema di Dio e della Religione nella Filosofia attuale*. Milano, Marzorati Editore, 1964, 391 p.

Un point de vue personnel, convaincu et solide, celui du spiritualisme chrétien, permet à l'auteur de cheminer avec autorité et lucidité sur la délicate voie de la spéculation philosophique relative à la problématique religieuse. La foi qui anime ces études pouvait seule leur attribuer cette force et cette clarté qui en font le prix. L'aspect négatif du niveau exclusivement religieux auquel l'auteur a voulu porter le débat et la réflexion, je le vois dans l'exécution sommaire de certains philosophes (Croce !) qui, s'ils furent, il est vrai, d'après opposants à toute idée de transcendance divine comme à toute ingérence de l'Eglise dans les « affaires de la philosophie », n'en ont pas moins rationnellement fait un gigantesque effort de compréhension et d'élucidation des problèmes humains théoriques et pratiques, et même, au-delà de la virulence de leur polémique, ont contribué à faire surgir une nouvelle conscience de l'humanité, ce qui peut bien constituer un point de départ pour une spéculation métaphysique, même au sens traditionnel. La preuve a contrario, Sciacca lui-même la donne dans son introduction : « ... si può dissertare tutta la vita intorno a Dio ed essere



atei. » Cependant, beaucoup de philosophes étudiés ici ont démontré qu'au-delà de leur philosophie rigoureusement rationaliste ou intellectualiste (Brunschvicg), ils éprouvaient de la compréhension pour les problèmes spirituels ; Sciacca se sent évidemment plus à l'aise avec eux. (Une large place est faite aux discussions de la Société française de philosophie en 1920-1930, sur l'argument, comme aux doctrines de Bergson, Le Roy, Gilson, Bréhier, Blondel, etc.). Cet ouvrage représente, sans doute, ce qui a été fait de plus complet et de plus sérieux, ces dernières années, en matière d'histoire de la philosophie vue dans la perspective de l'inévitable affrontement foi-raison, connaissance de Dieu et philosophie. (Aubier en a publié, il y a une dizaine d'années, une traduction française.)

ERIC MERLOTTI.

XIII<sup>e</sup> CONGRÈS  
DES SOCIÉTÉS DE PHILOSOPHIE DE LANGUE FRANÇAISE

Le XIII<sup>e</sup> Congrès des sociétés de philosophie de langue française aura lieu à Genève, du 3 au 6 septembre 1966. Une réception d'accueil sera donnée dans la soirée du 2 septembre 1966.

Thème : LE LANGAGE

Sections prévues :

1. Langage et être. Langage et pensée.
2. Histoire des théories du langage.
3. Langage et structure : langues, logique, information.
4. Langage et art.
5. Langage religieux. Mythe et symbole.
6. Ethique et sociologie du langage.

Le congrès comprendra deux conférences et six tables rondes successives. Celles-ci se dérouleront de la manière suivante. Pour donner aux débats le plus grand développement possible, le texte des communications ne sera pas lu publiquement mais discuté ; les congressistes en auront pris connaissance par le volume des Actes, qui leur sera parvenu avant le congrès. Au début de chaque entretien, un introducteur dégagera, sur la base des communications reçues, la problématique du sujet, puis les auteurs de communications seront invités à prendre la parole avant l'ouverture de la discussion générale.

Le texte des communications devra être dactylographié et ne pas dépasser 150 lignes de 60 signes. Pour que le recueil des Actes puisse parvenir aux participants avant le congrès, les auteurs adresseront leur texte, en deux exemplaires, au secrétariat, *avant le 15 décembre 1965*.

La première circulaire sera envoyée aux sociétés de philosophie en juin 1965.

---

Ont collaboré au numéro 1965 — II :

MM. Georg Mende, directeur de l'Institut de philosophie, Université Schiller,  
*Iéna*

Hans-Georg Fritsche, Faculté de théologie protestante, Université Schiller,  
*Iéna*

André Contesse, professeur, ch. de Champ-Rond 35, 1012 *Lausanne*

Ont collaboré à ce numéro 1965 — III :

MM. Rodolphe Kasser, professeur, Bibliothèque Bodmer, 1223 *Cologny* (Genève)

Henry Duméry, professeur, Boîte postale 85-15, *Paris*

Pierre Barthel, Dr théol., *Strasbourg*

Jacques Sulliger, professeur, av. Valmont, Tour 3, 1012 *Lausanne*

Henri Meylan, professeur, 1052 *Le Petit-Mont* s/Lausanne